Extraits « Le Grand Livre du Climat », sous la direction de Greta Thunberg, édition Kero, 2022, pp348-351

5.7

Réensauvager

George Monbiot et Rebecca Wrigley

Comment subvenir à nos besoins dans un monde brisé ? Comment ne pas succomber au désespoir alors même que tant de choses que nous aimons disparaissent sous nos yeux, quand la perspective de l'effondrement environnemental systémique menace tout espoir et toute ambition que nous avons pu caresser ? Comment regarder nos enfants dans les yeux alors que nous savons que de leur vivant ils seront peut-être témoins de la fin des systèmes qui nous permettent de vivre ?

Telles sont les questions auxquelles toutes celles et tous ceux qui cherchent à protéger la vie sur Terre sont désormais confrontés. Non seulement nous devons nous atteler aux énormes défis techniques, économiques, politiques visant à éviter cette catastrophe existentielle, mais nous devons en même temps subir les impacts psychologiques liés à notre compréhension de la situation. D'une manière ou d'une autre, nous devons continuer à trouver l'énergie, la détermination, la joie nécessaires pour poursuivre nos efforts. Mais comment ?

Nous avons besoin, même lorsque nous sommes confrontés aux aspects les plus terrifiants de cette crise aux multiples facettes, de nourrir dans notre esprit la perspective non seulement d'empêcher la catastrophe, mais aussi de créer un monde meilleur. Notre plus grand espoir de survie psychique et de survie planétaire se trouve peut-être au même endroit : œuvrer à la restauration massive des écosystèmes abîmés et de notre relation avec eux.

Toute personne ayant accompagné un groupe d'enfants à la campagne ou à la mer pour la première fois de leur vie peut témoigner de ce moment merveilleux : la découverte, exaltante et spontanée de ces endroits inconnus. Les enfants qui n'ont jamais pénétré dans une forêt ou mis les pieds sur les rochers en bord de mer immédiatement, instinctivement commencent à les explorer : la curiosité et l'émerveillement les emportent. Ils semblent posséder un désir inné d'interagir avec le monde vivant.

Nous avons, tous ou presque, une grande capacité de ravissement, d'enchantement. Mais la plupart d'entre nous vit, trop souvent, dans des circonstances qui nous donnent rarement l'occasion de l'exercer. Plus nous nous désengageons du monde naturel, plus nous avons tendance à oublier la joie que la nature a à nous offrir : pleine de spontanéité et d'heureux hasards, elle est capable de nous faire oublier nos frustrations et nos humiliations. Malheureusement, même lorsque nous nous aventurons dans ce que nous appelons « nature », nous sommes en réalité souvent dans des endroits aussi disciplinés, organisés, tristes que le train-train quotidien que nous essayons de fuir. Il est difficile de vivre des expériences magnifiques dans

la nature, de nous y abandonner, de laisser derrière nous nos ennuis, si elle est réduite comme peau de chagrin.

Mais il existe un moyen de commencer à réparer la planète vivante et notre relation avec elle. Il s'agit d'un écologisme positif, offrant l'espoir de la guérison, du réenchantement avec un monde qui semble souvent terriblement sombre. Il s'agit du « réensauvagement » : la restauration massive des écosystèmes de la planète. En soi, le réensauvagement signifie permettre un retour des processus naturels. Cela implique, aux endroits où les populations sont d'accord, de réintroduire les espèces disparues, de faire disparaître les clôtures, de bloquer les fossés de drainage et de contrôler particulièrement les espèces exotiques invasives virulentes, mais pour le reste, le plus largement possible, de permettre à la nature de retrouver sa voie. C'est laisser les forêts et les écosystèmes épuisés se régénérer. En mer, cela implique de créer des réserves significatives d'où les industries extractives, surtout le chalutage et le dragage, soient exclues. Parce que les animaux marins ont tendance à être hautement mobiles durant au moins une période de leur vie, les écosystèmes océaniques, pour peu qu'on les laisse tranquilles, sont capables de se régénérer rapidement par eux-mêmes.

Pour comprendre ce que nous pourrions ainsi restaurer, il nous faut d'abord voir ce qui nous manque. Certains pays, comme le nôtre (le Royaume-Uni), ont perdu toutes les grandes espèces « clés de voûte » – les ingénieurs écologiques – qui créent des habitats et poussent les processus dynamiques dont d'autres formes de vie ont besoin pour s'épanouir. Autrefois, comme presque partout sur la Terre, les écosystèmes étaient dominés par des bêtes énormes : les éléphants, les rhinocéros, les hippopotames, les lions et les hyènes. Mais nous avons perdu non seulement notre mégafaune, mais aussi la quasi-totalité des créatures de moyen gabarit qui vivaient ici en abondance autrefois, tels les loups, les lynx, les élans, les sangliers, les castors, les orfraies, les pélicans, les grues et les cigognes. Certaines de ces espèces sont aujourd'hui réintroduites tout doucement et, si leur réapparition suscite parfois la controverse, nombreux sont ceux qui les accueillent avec joie et enthousiasme. Nous avons commencé à voir comment des écosystèmes épuisés, simplifiés peuvent revenir d'un coup à la vie dès la réapparition des ingénieurs écologiques.

On a eu tôt fait d'oublier que les mers les plus vides grouillaient autrefois de créatures vivantes. Les eaux qui entourent le Royaume-Uni étaient parmi les plus poissonneuses de la planète. Des hordes de thons rouges s'abattaient sur nos côtes, harcelant des bancs de maquereaux et de harengs longs de plusieurs kilomètres. Des flétans colossaux et des turbots énormes venaient se nourrir en eaux peu profondes. Les cabillauds pouvaient mesurer pas loin de deux mètres ; les haddocks, un mètre. Des groupes de rorquals communs et de cachalots pouvaient être aperçus depuis la rive, tandis que des baleines grises de l'Atlantique, aujourd'hui éteintes, tamisaient la boue de nos estuaires. Des esturgeons gigantesques remontaient les rivières pour frayer, se faufilant au travers de bancs de saumons, de truites de mer, de lamproies

et d'aloses. Dans certains endroits du fond marin les œufs des harengs formaient une couche de un mètre et demi d'épaisseur.

Sur toute la planète ou presque, les systèmes vivants étaient si riches et abondants que si nous les découvrions aujourd'hui nous en croirions à peine nos yeux. Une étude scientifique récente estime que seule 3 % de la surface terrestre de notre planète doit aujourd'hui être considérée écologiquement intacte. La disparition de tant de merveilles de la nature réduit non seulement les écosystèmes, mais aussi nos vies. Nous évoluons au sein d'une relique qui n'est plus que l'ombre faible et plate de ce qui existait autrefois, de ce qui pourrait à nouveau revenir.

À mesure de leur guérison, certains de ces écosystèmes, en particulier les forêts, les tourbières, les marais salants, les mangroves et le fond de la mer, pourraient absorber de grandes quantités de carbone de l'atmosphère. Si ces solutions climatiques naturelles ne doivent jamais être utilisées en remplacement de la décarbonation de nos économies, nous savons désormais qu'une transition industrielle et économique ne suffit pas : même si nous réduisons très rapidement nos émissions à zéro ou presque, il est fort probable que nous dépassions les limites validées par l'accord de Paris. Nous avons donc besoin de réabsorber le carbone déjà émis. La restauration des systèmes vivants est un moyen plus sûr, moins coûteux et moins préjudiciable que l'ensemble des alternatives technologiques. Il nous permet de nous attaquer à deux de nos crises existentielles à la fois : l'effondrement climatique et l'effondrement écologique.

Le redressement de certaines populations animales pourrait radicalement modifier l'équilibre carbone. Par exemple, les éléphants et les rhinocéros de la forêt en Afrique et Asie et les tapirs au Brésil sont des gardes forestiers naturels, ils entretiennent et développent leur habitat en avalant les graines d'arbres qu'ils diffusent ensuite parfois des kilomètres plus loin dans leurs déjections. Si les loups étaient autorisés à retrouver leur population naturelle en Amérique du Nord, selon une étude, leur régulation des populations herbivores permettrait de conserver chaque année une quantité de carbone équivalant à la production de 30 à 70 millions de voitures. Les populations saines de crabes prédateurs et de poissons protègent le carbone dans les marais salants, empêchant les crabes herbivores et les escargots de détruire les plantes qui maintiennent les marais en place. Protéger et réensauvager les systèmes vivants du monde n'est pas seulement une merveilleuse perspective. C'est une stratégie de survie essentielle.

Il est important de se souvenir que le réensauvagement ne se substitue pas à la conservation des riches habitats existants, mais qu'il vient en plus. Les forêts anciennes, les récifs de corail, d'huîtres, ou d'hermelles sont irremplaçables ; tout comme les rivières sinueuses remplies d'obstacles cachés et d'îles ; ou les terres intactes trouées de racines et de cavités. « Remplacer » un vieil arbre n'a pas plus de sens que remplacer un tableau de maître. Quand un chalut ravage les structures biologiques du fond de la mer, celles-ci peuvent mettre des siècles à se reconstituer complètement. Quand le lit d'une rivière est drainé et rectifié, il devient, par comparaison avec ce qu'il était, une coquille vide. La disparition de ces habitats

Page suivante : L'un des plus anciens organismes vivants sur Terre : une prairie d'herbe marine *Posidonia oceanica* en Méditerranée, au large d'Ibiza.

anciens est une des forces qui poussent au changement global, lors duquel s'effacent les créatures à croissance lente au profit des plus petites à vie courte, capables de survivre à nos massacres.

Le réensauvagement vise à permettre aux architectures naturelles complexes de se remettre. Il tente de bâtir un respect nouveau et profond pour les liens compliqués de la nature. À recréer des écosystèmes anciens que seuls nos petits-enfants pourront voir. Il n'essaie pas de restaurer le monde vivant tel qu'il était autrefois, mais simplement de lui permettre de devenir le plus riche, divers, dynamique et fonctionnel possible.

Mais il s'agit aussi de nous et de l'amélioration de notre vie. Il s'agit de personnes qui se réunissent et trouvent un moyen de vivre et de travailler au sein d'écosystèmes sains et florissants. Les communautés locales doivent être au cœur de toutes les décisions concernant les changements d'usage sur la terre et la mer. Rien ne devrait être fait sans le consentement et l'implication des populations indigènes et locales. En ayant recours à une approche localisée et d'origine populaire, nous pouvons contribuer à créer des économies intentionnellement régénératrices et reconstituantes, qui soutiennent la prospérité humaine au sein du réseau vital, prospère de la nature.

Pour ce faire, il nous faut commencer à travailler avec la nature et non contre elle. Nous souhaiterions voir des gouvernements, des organismes publics, des entreprises, des agriculteurs, des gardes forestiers, des pêcheurs et des communautés locales se réunir afin de développer des visions collaboratives locales pour la restauration écologique de notre terre et de nos mers, qui catalyseraient la restauration économique des communautés. Nous croyons qu'un nouvel écosystème, riche d'emplois, peut être bâti autour de la guérison et du réensauvagement de la nature. Par exemple, une analyse récente de Rewilding Britain révèle que, un peu partout en Angleterre, des projets de réensauvagement ont eu pour résultat une hausse de 54 % des emplois équivalents temps plein. Non seulement le nombre de postes a augmenté, mais aussi leur diversité. Le réensauvagement peut enrichir des vies et nous aider à nous reconnecter avec la nature sauvage tout en offrant un avenir durable aux communautés locales.

Le réensauvagement nous permet de commencer à réparer les grands dommages que nous avons infligés au monde vivant et, ce faisant, les blessures que nous nous sommes infligées à nous-mêmes. Il pourrait s'agir de notre meilleure défense contre le désespoir. Nous pouvons remplacer notre printemps silencieux par un été tapageur.

Nous pouvons remplacer notre printemps silencieux par un été tapageur.